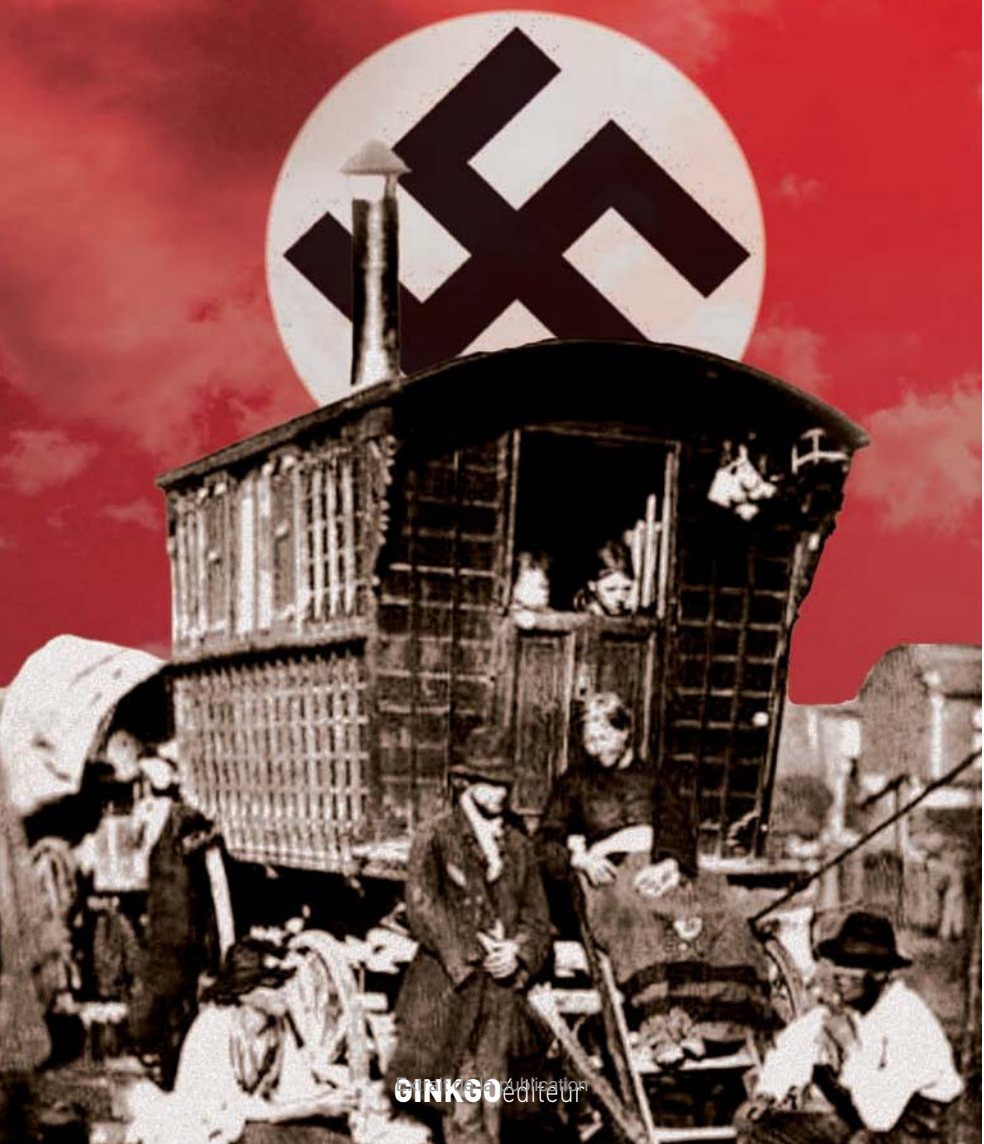


Miguel HALER

La Route des Gitans

Préface de Joseph Joffo



GINKGO éditeur

LA ROUTE DES GITANS

Miguel Haler

LA ROUTE DES GITANS

Ginkgoéditeur

Extrait de la publication

Pour Nico, mon fils, et Michelle, ma compagne.

Remerciements à :

Joseph Joffo, Patrice Murice, Christiane Constant, Jacques Urbaniak, Pierre et Nadette Berthier, Michèle et Nicolas Meteyer, Agnès Jahier, Edern Rio, Esméralda Romanès.

Remerciements aussi à cet inconnu qui, un soir de mai, m'a raconté cette fabuleuse histoire qui forme la trame de ce livre.

*Le romancier reçoit des confidences
que l'on ne ferait à personne d'autre.*

Somerset Maugham

© Ginkgo éditeur, Paris, 2008
34-38, rue Blomet 75015 Paris
www.ginkgo-editeur.com

Ce livre est dédié à tous les gitans d'Europe
exterminés sous le régime nazi.

Avertissement

Cet ouvrage est un roman. Les noms des protagonistes sont fictifs, mais toutes ces personnes ont réellement existé. Quant aux exactions et avalanches d'atrocités commises par le régime nazi et décrites dans ce livre, elles sont toutes authentiques et absolument vérifiables. Les mots : gitans, manouches, tziganes, roms, etc. sont utilisés comme terme générique pour désigner tous les gens du voyage.

PRÉFACE

Sur le long de nos routes de France, quelquefois, nous apercevons furtivement, de notre véhicule, des caravanes qui stationnent sur un terrain vague, avec du linge qui bat au vent sur des étendages de fortune. Alors nous pensons : « Tiens, des Bohémiens ! »

Cette vision suscite en nous, le plus souvent, un indicible mépris. Parfois elle évoque un certain mystère ; mais le plus communément elle provoque une indifférence hautaine... On se dit : « Ces gens là ne vivent pas comme nous, ils ne sont pas comme nous ! »

Pourtant, il faut savoir que ces Gitans, Manouches, Bohémiens, Tziganes, Sintés, Kalés ou Roms, comme ils se définissent eux-mêmes selon leur tribu, ont une culture, des métiers qui leur sont propres, et surtout, une langue, le romanès, qu'ils se sont transmis oralement depuis des millénaires. Rien que cela en fait un peuple qui force l'admiration et le respect.

Venus de l'Inde et apparus en France à la fin du Moyen Âge, ils ont traversé, en deux mille ans, toute l'Asie, une partie de l'Afrique, et l'Europe, en gardant leurs traditions et leurs coutumes. Malgré les persécutions et les haines diverses qu'ils ont encourues

au cours de leurs pérégrinations, ils sont restés intègres ; mais ils ont surtout appris à survivre avant de vivre.

Pendant la deuxième guerre mondiale, ces gens, considérés comme asociaux par les nazis, comme les juifs, ont payé un lourd tribut : entre six cent cinquante mille et un million de personnes ont disparu dans les camps de la mort...

Miguel Haler, qui est l'un des guitaristes qui joue pendant les célébrations du pèlerinage des Gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer, à la suite d'une confidence qu'on lui a faite un soir dans une caravane, nous livre un bouleversant roman.

Ce livre est non seulement l'une des plus belles histoires d'amour que j'ai lue, mais c'est aussi un formidable plongeon dans la vie, les habitudes et les coutumes de ces hommes et femmes, au temps où ils se déplaçaient avec des roulottes tirées par des chevaux.

Mais ce n'est pas tout, ce livre est aussi un témoignage poignant sur les persécutions que ce peuple de vagabonds a subies, à l'époque où régnait le régime barbare de « l'empire » hitlérien.

Maintenant, place à la magie des mots, des phrases et des chapitres... Place à l'aventure...

Joseph Joffo¹

1. Joseph Joffo est l'auteur d'*Un sac de billes*.

CHAPITRE I

PRÉAMBULE

Allemagne, juillet 1937, un jour de marché à Dresde

Une petite Gitane d'une douzaine d'années danse au milieu des badauds attroupés sur la place de la cathédrale.

Elle tourbillonne, accompagnée dans sa gestuelle par la musique lancinante et rythmée d'un violon qu'un vieux Tzigane virtuose tient entre ses mains fatiguées.

La gamine sautille, agile malgré ses pieds écorchés. Elle vire et vole entre les pavés ronds et gris de la chaussée sale. Resplendissante dans sa robe de tissu grenat à volants, elle ressemble à un feu follet rouge qui bondit d'un coin à l'autre à une vitesse fulgurante... Elle s'arc-boute, se cabre, devient image insaisissable, souffle de vie unique...

Grisée par les notes subtiles qui s'entremêlent, elle a la sensation d'avoir des ailes, de devenir fée. Elle dansera jusqu'à l'épuisement parce qu'elle aime ça, mais aussi parce que c'est son unique moyen de subsistance.

Les badauds débonnaires, amusés autant que fascinés par la prestation impromptue, frappent dans les mains, scandent le rythme, encouragent la ballerine des rues. Chaque muscle de la gamine est tendu et ses facéties sont marquées du sceau de la grâce. Elle a la peau brune, l'œil noir, sa chevelure ébène lui descend par vagues jusqu'au creux des reins. Dans ses mouvements, elle les fait voler dans d'élégants tournoiements de tête comme la crinière d'une ponette qui s'ébroue.

Soudain, au milieu de cette masse bigarrée de passants qui font cercle, elle aperçoit la silhouette d'un jeune

homme qui la fixe intensément. Il semble hypnotisé par son magnétisme.

Il a un visage d'ange. Avec sa mèche blonde qui ondule au vent comme les blés mûrs dans un champ, il lui apparaît comme un dieu descendu de l'Olympe. Son regard est bleu perçant, son nez droit, son menton carré et sa bouche bien ourlée... Elle ne voit plus que lui. Elle ne danse plus que pour lui...

Lui aussi ne voit plus qu'elle. Démangé par le démon de la musique autant que par la beauté de l'instant, le jeune homme sort un violon du fourreau qu'il porte en bandoulière. Un rapide coup d'archet et il entre dans la danse avec la petite Gitane. Il égraine avec virtuosité des notes sublimes en improvisant sur les airs que le vieux tzigane fait vibrer dans l'atmosphère.

L'osmose est si grande entre les deux jeunes complices et le vieux musicien tzigane que les gens autour en sont médusés. D'abord, ils regardent la scène en silence, puis doucement, pris par la folie de la danse, ils tapent en rythme dans leurs mains. Insensiblement, au son de la mélodie bien orchestrée, ils accélèrent les applaudissements et les trépignements... Le tempo devient endiablé, saccadé... La gamine jette ses dernières forces dans des tourbillons et des entrechats invraisemblables. Le jeune violoniste fustige de son archet son instrument, délivrant mille notes éblouissantes tout en tournoyant avec la petite baladine... Puis, à bout de force, la petite Gitane s'écroule, les bras en croix, le dos sur la chaussée... Les pièces et les billets pleuvent sur elle. Le vieux Tzigane en profite pour ramasser ces oboles.

Quand la gamine reprend ses esprits, elle se relève et scrute les alentours... Elle veut parler au jeune violoniste venu la rejoindre... Trop tard, l'ange blond a disparu, comme happé par la foule qui se disperse. Elle écarquille ses yeux, s'évertue à le trouver, mais il s'est évaporé, dissout... Elle est très déçue.

PRÉAMBULE

Le vieux Tzigane se dépêche d'enfourer dans sa poche la recette éparpillée. Accroupi, il cherche entre les pavés. Tandis qu'il ramasse les dernières pièces, une terrible douleur le bloque... Le talon d'une botte lui écrase brutalement la paume de la main droite sur le sol.

Il n'a pas le temps de se retourner que deux hommes, coiffés d'une casquette haute, dans l'uniforme brun de SA, l'arme au ceinturon, l'empoignent puis le molestent sous les yeux effarés de la gamine... Ils le secouent en lui hurlant :

« Sale Gitan! Macaque! Gueux! Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, l'aumône est strictement interdite! Donne-nous ton argent! Hé, plus vite que ça! »

Le public se carapate, la place se vide. Seul un vieil homme stoïque reste, brandissant une canne à pommeau d'argent. Ses vêtements manifestent sa richesse et son rang. Son regard est grave et furieux. Au moment où l'un des militaires allonge son bras pour assener un coup de matraque sur la tête du Tzigane, il l'arrête de sa canne et dit d'un ton ferme :

« Je suis le baron Sigmund von Kobler! Si vous ne lâchez pas cet homme immédiatement après lui avoir rendu son dû, il pourrait vous en cuire! J'ai des relations haut placées et je sais qui vous êtes! »

Devant la détermination et l'autorité de ce vieux noble très connu, les deux SA lâchent prise en maugréant... Ils haussent les épaules puis tournent les talons avant de disparaître dans les rues adjacentes.

Le vieux Tzigane et la petite danseuse ne demandent pas leur reste... Après avoir poliment salué leur providentiel sauveur, ils s'enfuient à grandes enjambées avec leur maigre butin.

Lorsque le jeune violoniste blond revient les bras chargés de brioches, gâteaux et autres victuailles, il

LA ROUTE DES GITANS

demande au vieil aristocrate resté seul :

« J'ai acheté toute cette marchandise pour eux...
Grand-père, où sont-ils ?

– Déjà partis et je crois que nous ne les reverrons plus!

– Que s'est-il passé ?

– Des choses affligeantes que je me refuse à te raconter...

– La place est vide, il n'y a plus personne...

– Oui, oui... Oublions, c'est le mieux! » grommelle le vieil homme en plaçant sa main sur l'épaule de son petit-fils.

« Qu'y a-t-il, grand-père ?

– Le pays tourne fou, partons d'ici! »

Ce soir-là, en rejoignant leur camp de misère dans l'une des prairies des faubourgs de Dresde, sur l'autre rive de l'Elbe, le vieux Tzigane se dit que l'Allemagne devient invivable pour les voyageurs.

La petite Bohémienne, en revanche, sent son cœur battre plus vite; elle sait que ce n'est pas par essoufflement ou par peur de la police. Elle a une sensation étrange et agréable qui exalte tout son être. Elle songe, elle divague... La vision de cet ange blond, de ce dieu aux yeux bleus, joueur de violon, la subjugue et la met en émoi. Ce transport bizarre fait de douceur et de rêverie, c'est la première fois qu'elle en est envahie... Alors, une petite mélodie lui vient du fond de l'âme et lui susurre que si le vent a mis ce jeune homme sur sa route, ce n'est pas par hasard... La pensée rassurante qu'elle le reverra peut-être un jour l'apaise, la tranquillise et lui donne de l'espoir.

Le lendemain, le jeune violoniste, qui s'est enquis de l'emplacement du campement des Tziganes, traverse l'Elbe. Il se précipite vers la prairie, mais les roulottes ne sont déjà plus là. Les nomades se sont enfuis, ils ont disparu pendant la nuit. Tout est désert. Il est très déçu.

CHAPITRE II

CONFIDENCES D'UN VOYAGEUR

25 mai 1999, Saintes-Maries-de-la-Mer

Le soir tombait doucement sur la petite cité camarguaise des confins des terres. Le soleil dessinait en ombre chinoise le fabuleux clocher de pierre de l'église millénaire. Ses derniers rayons rougeoyaient dans le ciel bleu nuit. Quelques nuées de flamants roses évoluaient dans un vol gracieux au-dessus du marécage. Au loin, je distinguais la mer qui, lentement, se transformait en encre noire.

En cette soirée de fin de pèlerinage, j'avais du vague à l'âme. Les festivités et la procession musicale m'avaient réjoui. Des ritournelles et des airs résonnaient encore dans ma tête. Nous étions, d'après les rapports de la police, seize mille nomades venus de toute l'Europe pour honorer Sara la Noire, Marie Jacobée et Marie Salomé. Ce rassemblement séculaire et ancestral voyait surgir, depuis le fond des âges, toutes les grandes tribus des gens du voyage : peuple fugace et insaisissable, autant rejeté qu'admiré par les autochtones.

Parmi nous se trouvaient des Kalés espagnols, des Sintés italiens, des Manouches français, des Tziganes hongrois, polonais, russes, des Roms de l'Europe de l'Est et encore d'autres Gitans arrivant de je ne sais quelle patrie improbable du vaste monde... Quelques célébrités et figures locales, comme Manitas de Plata ou des membres du groupe Gipsy Kings, faisaient des apparitions furtives et discrètes dans les ruelles grouillantes de la petite ville.

Je partageais ce soir de liesse avec ceux de ma communauté. Nous étions agglutinés sur l'un des nombreux campements. Nos caravanes encerclaient un bon feu de bois qui crépitait allègrement. Réunis autour de très grandes tables à tréteaux, nous participions au dernier banquet, celui des adieux. Notre départ était fixé au lendemain matin, aux aurores. Car tel est le destin des fils du vent : toujours repartir.

Autour de moi, pour partager cette ripaille, il y avait les rachaïls¹ Claude Dumas, Denis Membrey, Régis, ainsi que mon fils, sa mère Mathilde, sa kirvi² Natacha, et tous les amis et cousins du voyage. Tous papotaient joyeusement.

J'étais attablé et un tantinet grisé par le bon vin de Listel, quand une petite gamine d'une dizaine d'années aux grands yeux noirs, avec de très longs cheveux sombres, vêtue d'une robe claire, vint me taper sur l'épaule en me demandant :

« C'est toi l'écrivain ?

– Euh, ma jolie... Effectivement j'écris, mais mes livres ne sont pas publiés³. Le mot d'écrivain est peut-être un peu fort.

– Ça fait rien, si c'est toi, mon grand-père veut te rencontrer.

– Ton grand-père ?

– Oui, il est malade... très malade. Il m'a dit : « Va chercher l'écrivain, tu sais, Miguel, celui qui joue de la guitare dans l'église pendant la messe... Et dis-lui qu'il vienne avec son instrument ! »

– Si c'est ça, c'est bien moi. »

Je prends congé de tous mes amis. Je laisse à mon fils et à d'autres jeunes guitaristes du camp le soin d'animer

1. Curés gitans.

2. Marraine.

3. Depuis ça a changé, plusieurs de mes livres ont été publiés !

la soirée pour faire danser les femmes et chanter les hommes.

Je m'éclipse avec le petit bout de chou et me faufile à travers cette ville éphémère aux quartiers composés de roulottes et de camping-cars. Nous longeons la mer, puis traversons une lagune avant d'arriver dans un cul-de-sac. La petite se retourne, me montre du doigt une caravane esseulée et s'écrie :

« Voilà, c'est ici ! Je te laisse. Mon grand-père veut te parler seul à seul... Je retourne chez mes parents de l'autre côté. »

Un truc pareil sentait le mystère de pacotille. Je rigole un brin sous cape puis, tout de même intrigué, je me décide à frapper à la porte de la caravane.

Dans un long râle écorché, guttural, entre deux quintes de toux, j'entends un vague : « Entrez ! »

Timidement, j'ouvre la porte et, dans le maigre halo de lumière que diffuse une lampe à gaz, je distingue un homme fatigué, moustachu, à la tête chenue et au visage anguleux, buriné par la poussière des routes et les difficultés du voyage. Deux tuyaux en plastique reliés à une bombonne d'oxygène entrent dans ses narines. Il est mal en point.

« Miguel ! Ah, ça fait plaisir ! Je savais que tu viendrais, j'en avais l'intuition. Comme ma mère, je crois que je sens ces choses-là, elle m'a transmis ce don. En plus, tu as la guitare, c'est formidable !

– C'est ta petite fille qui me l'a demandé.

– Depuis le temps que je t'écoute dans l'église, c'est un vrai bonheur pour moi ! Regarde, je suis mal fichu, j'ai trop fumé, deux paquets par jour depuis l'âge de quinze ans. On m'a déjà enlevé un poumon et l'autre n'est pas brillant. Mes jours sont comptés, le docteur me l'a dit... Il faut me préparer au grand voyage, je dois basculer de l'autre côté dans peu de temps. Bref... Je ne vais pas m'apitoyer sur mon sort, j'ai eu une belle vie, ma femme

978-2-84679-124-3

Ginkgo éditeur – 34-38 rue Blomet – 75015 Paris
ginkgoediteur@noos.fr

Imprimé en Bulgarie par Pulsio – 19 Tvardishki Prohod 1404 Sofia
Dépot légal : février 2009

Collection
« Mémoire d'homme »

Dans une Pologne exsangue et dévastée par la guerre, une Allemagne en proie aux bombardements alliés, où la délation est monnaie courante, Sara la petite danseuse gitane et Franz le déserteur sont pourchassés par la Gestapo.

Inspirée par des faits réels, *La Route des Gitans* est l'histoire de la rencontre improbable de deux mondes. C'est aussi l'histoire bouleversante d'une fuite éperdue et d'un amour tragique.

Issu de la culture des Gens du voyage, Miguel Haler nous entraîne dans une époque déjà lointaine où les Gitans du nord de l'Europe parcouraient les routes dans des roulottes de bois tirées par des chevaux et nous livre, avec émotion, leur « presque » testament.

Il existe peu de témoignage du *Samudaripen* « le Génocide oublié »

Celui des Tziganes et des Gitans qui fut perpétré par le régime nazi entre 1938 et 1945.

Ce livre, hommage rendu aux Gens du voyage et acte de mémoire, nous en parle avec justesse et passion.

Samudaripen : Génocide en langue Romanes.

L'auteur _____

Miguel Haler est né en 1951 à la croisée de deux cultures, nomade par son grand-père maternel, sédentaire par son père. Guitariste, Il sillonne la France pour donner des concerts. Il se produit également chaque année aux Saintes-Maries-de-la-Mer, lors du pèlerinage annuel des gitans.

www.ginkgo-editeur.fr
www.miguel-haler.com

978-2-84679-065 -9
Diffusion CDE - Distribution Sodis
718 286 2

Prix : 15 €

Extrait de la publication